res de moineaux, ou martins comme on les appelait là bas, furent apportées des îles lointaines et placées sous l'égide d'une ordonnance de police coloniale. En peu de mois, le bon intendant fut récompensé de sa bonne action par la joie de voir ces couples se multiplier au gré de ses intelligentes prévisions. Bientôt les sauterelles disparurent, et l'île put respirer pendant quelques années. Mais le privilège eut le côté faible de tous les privilèges : les martins abusèrent de la protection... absolument comme, en France, les maîtres de forges. Après avoir fait une Saint-Barthélemy des insectes nuisibles, ils se ruèrent sur les insectes utiles, sur ceux notamment dont les larves étaient chargées, par la loi de leur destinée, d'empêcher la trop grande multiplication du puceron qui s'attache aux cafiers. La justice du lieu fit, en règle, et suivant toutes les formes usitées en matière judiciaire ordinaire (1), le procès aux martins. Si bien qu'atteints et convaincus d'avoir mangé les bons insectes faisant fonction de gendarmes dans les cultures du café Bourbon, ils furent sévèrement proscrits et leur tête mise à prix avec ordre de leur courir sus. La race disparut, mais les sauterelles revinrent, et avec les sauterelles l'anéantissement des récoltes. Force fut donc, après huit ans d'expérience, de rappeler de l'exil les moineaux en levant l'édit de proscription. Bientôt, grâce à cette intelligente mesure, l'île Bourbon fut de nouveau sauvée de la disette. Vous voyez bien, nos maîtres, qu'il faut regarder à deux fois avant de proscrire la tête d'un seul moineau, malgré les torts incontestables qu'ils ont à l'endroit de vos céréales.

Ce que firent alors avec un si plein succès le grand Frédéric et le bon Poivre, pourquoi, dites-nous, ne le feriez-vous pas aujourd'hui ? Un essai serait-il si coûteux ? Et l'im-

(1) Ceci est littéralement historique. On jugea les martins comme s'il se fût agi de criminels ordinaires.